plaindre, je réclame comme un droit d'y être associé."

Dix minutes après, le comte d'Erbray et le colonel d'Availles avaient quitté le château, et s'en éloignaient chacun dans une direction différente. Le château était situé à mi-chemin de Pierric et de Guémenée-Penfes, sur les hauteurs qui dominent la vallée du Chier, et le comte, laissant à sa gauche Tréveneuc et Montbrun, situés l'un et l'autre dans la vallée, prit à travers la lande pour gagner Derval.

C'était le chemin le plus court, bien qu'il n'y eût pas de route tracées ; mais il connaissait le terrain et il était trop impatient, d'ailleurs, pour tenir compte de pareils obstacles. Encore vigoureux, malgré des apparences de sénilité qui étaient bien plus le résultat de souffrances morales que d'infirmités physiques, il montait à cheval comme un jeune homme, et ses angoisses sur le sort de son fils, jointes à sa haine furieuse contre Pharold, l'animaient alors d'une force et d'une énergie inaccoutumées.

Au sortir de la lande, le sentier, à peine tracé au milieu des bruyères, qui conduisait à Derval, se changeait en un chemin raboteux, mais nettement dessiné au milieu des champs, dont les clôtures marquaient ses limites. A l'endroit même où il subissait cette transformation, s'élevait un de ces calvaires si nombreux encore sur les routes bretonnes, mais qui l'étaient bien plus avant la révolution. Abrité par un chêne qui le couvrait de sa voûte de verdure, et placé en contre-bas du sol de la lande, il ne s'apercevait de ce côté, que lorsqu'on s'en trouvait à quelques pas.

Arrivé à ce point, le comte, qui s'avancait sombre et la tête baissée, tressaillit soudain, et, d'un mouvement brusque, arrêta son cheval.